CONVENTION NATIONALE.

LETTRE
DU GÉNÉRAL DUMOURIEZ, AU PRÉSIDENT DE LA CONVENTION NATIONALE.

IMPRIMÉE ET ENVOYÉE AUX DÉPARTEMENS, PAR ORDRE DE LA CONVENTION.

Du quartier général de Mons, le 7 Novembre 1792, l'an premier de la République française.

CITOYEN PRÉSIDENT,

Depuis cinq jours, l'armée de la République s'est trouvée en présence des Impériaux; elle a combattu tous les jours; et enfin la ville de Mons à été le fruit de sa victoire. Nous avons été reçus ce matin en frères. La souveraineté du peuple y est la base de toutes les opinions; chacun s'empresse à prendre les armes pour soutenir la cause de la liberté.

Militaire.

Les administrations se régénèrent : les élections vont avoir lieu pour toutes les places ; et bientôt il n'y aura plus de différence entre le Haynaut et un Département français. Nos succès donnent encore la force à nos argumens ; et pour le coup, la raison et la justice sont appuyées par les armes.

Je ne peux vous faire trop d'éloges de la valeur surprenante de nos troupes, et de leur humanité après le combat le plus terrible de mémoire d'homme : quarante mille Français viennent de forcer vingt-huit mille Autrichiens retranchés dans des bois et sur des montagnes garnies de plus de quarante redoutes, de vingt pièces de canon de gros calibre, et d'un très-grand nombre de canons bien moins forts, et d'obusiers ; tous les combats précédens avoient été à notre avantage ; mais la bataille de Jemmenaque a tout décidé. Elle a été une des plus générales qui aient jamais été données. Tous les points de la ligne et des flancs de l'ennemi ont été attaqués à-la-fois.

Tous les corps de l'armée ont donné ; tous les individus ont combattu personnellement ; par-tout, après une résistance très-opiniâtre, la Nation française a triomphé par ses deux moyens les plus forts, le canon et l'arme blanche. Le ministre de la guerre donnera de plus grands détails à la Convention nationale. Il n'étoit pas possible qu'une bataille aussi disputée, et glorieusement gagnée, ne fût pas accompagnée d'une perte considérable d'hommes. Je ne peux pas encore en avoir un compte très-exact; mais j'estime le nombre des morts à 300, et le nembre des blessés au double. La perte des ennemis, depuis le 3 jusqu'au 7, mais sur-tout à la journée du 6, s'élève à plus de 1,500 prisonniers ou déserteurs, et plus de 4,000 morts ou blessés ; nous avons pris 9 pièces de

canon, dont deux de gros calibre, indépendamment de beaucoup de caissons et de munitions.

Il nous arrive en ce moment des prisonniers et des déserteurs; les habitans qui nous ont reçus comme leurs libérateurs et leurs frères, nous assurent que plus de 1,000 Autrichiens se sont cachés dans la ville pour se rendre à nous. J'ai de la cavalerie à leur poursuite, qui m'en ramènera encore. Nous avons trouvé ici quelques magasins de vivres et de fourrages; et je fais marcher d'un côté le général Bonneron avec 8,000 hommes, et de l'autre, le général Dampierre, avec à-peu-près autant, pour se saisir de la ville d'Ath, et des grands magasins qu'elle renferme. L'armée autrichienne s'est retirée dans la plus grande déroute; elle a pris la route de Bruxelles et de Braine-le-Comte; elle devoit être jointe, le surlendemain du jour où je l'ai attaquée, par le corps aux ordres du général Clairfait. Je ne tarderai pas à aller les poursuivre.

Les troupes, malgré trois nuits de bivac, quatre jours de combat, et le manque absolu de beaucoup d'objets nécessaires, qui ne pouvoient plus arriver aussi rapidement qu'il eût été à desirer, montrent une ardeur et une constance qui vaincront certainement toute difficulté. Cette armée, ainsi que les généraux et autres officiers, méritent la confiance et l'estime de la Nation.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.